

DU MÊME AUTEUR

IMPÉRATRICE DE LA MODE, La Martinière, 2015.  
LA SPLENDEUR DES BRUNHOFF, Fayard, 2018.

YSEULT WILLIAMS

# ON L'APPELAIT MAÏCO

*Marie-Claude Vaillant-Couturier, la révoltée*

BERNARD GRASSET  
PARIS

C'est un dimanche. Les passants regardent à peine le convoi dans lequel elles se tiennent debout, jeunes, vieilles, malades et infirmes chantant *La Marseillaise*. Les rares passants baissent la tête sur leur passage. Elles hurlent : « Nous sommes des Françaises, des prisonnières politiques ! » Personne ne bronche. Le camion contourne la gare de Compiègne et s'arrête près d'une voie de garage. Un train est là qui attend. Les SS et les agents français leur ordonnent de monter dans les quatre derniers wagons. Elles sont soixante par wagon, avec un pain entier et un saucisson de dix centimètres pour chacune. Le plancher est recouvert de paille. Au milieu, un baril de goudron pour faire leurs besoins. Tandis que le train s'ébranle, elles posent leurs sacs à main et griffonnent des petits mots qu'elles jettent entre les interstices des lattes de bois, dans l'espoir que les cheminots les découvriront.

## Chapitre XXXII

Le convoi fait un arrêt à Weimar où on leur sert une soupe à l'orge, puis un second arrêt à Halle où les wagons des hommes sont décrochés. À mesure que le train avance, le froid s'accroît. Le soir, le train s'arrête enfin mais elles n'en descendent que le lendemain.

Un vent cruel les transperce, glacial, presque brûlant. La neige s'étire à l'infini dans la brume. Tandis qu'elles traînent leurs valises sur un sol boueux et glacé, une colonne de femmes maigres, livides, en vêtements rayés et déchirés passe juste à côté d'elles. Odeur d'étable, de vaches sales. Marie-Claude a un haut-le-cœur. Soudain, au détour de la route, surgissent des barbelés couverts de givre, un mirador et des bâtiments. Marie-Claude reconnaît l'inscription du camp de Dachau qu'elle avait photographiée en 1933 : à Auschwitz aussi, *Arbeit macht frei*. Alors qu'elles approchent du porche de Birkenau, où les attendent des femmes SS en pèlerine noire, Danielle commence à chanter *La Marseillaise*. Comme sa voix est fausse, elle demande à sa voisine de

l'accompagner, et rapidement toutes les Françaises se joignent à elle. Maïco s'époumone. Après tout, qu'ont-elles à perdre ? Elles vont bientôt toutes crever. Ici, c'est le bout du voyage.

Tandis qu'elles entrent dans le camp au son de *La Marseillaise*, des visages émaciés surgissent des fenêtres de chaque bloc, des squelettes vivants émergent. Certaines se prennent la main, leurs yeux sont brillants. Elles n'en reviennent pas. Maïco s'attend à être battue, pourtant rien ne se passe. Les gardiens eux-mêmes sont interloqués. Cet acte de résistance inraisemblable fait immédiatement le tour de Birkenau.

Elle n'est plus Marie-Claude, ni même Maïco, ce doux surnom que lui donnent les gens qui l'aiment... Le numéro 31685 est assigné aux travaux de terrassement. Ses mains sont devenues mauves, les engelures la guettent à force de porter des briques, des briques et encore des briques toute la journée dans le blizzard et la neige. L'abominable boue polonaise qui monte jusqu'aux genoux est un aspirateur à chaussures. La panique se lit sur le visage de celles qui se sont fait avoir. Les engelures et les blessures aux pieds sont suivent le début de la spirale vers la mort. Ici, perdre ses chaussures, c'est perdre la vie. Chaque nuit, elle les cale sous sa tête, pour être sûre de ne pas se les faire voler. Un matin, dans la porte entrebâillée du bloc, il y a un cadavre. Ses chaussures feront le bonheur d'une petite jeune fille qui a pleuré toute la nuit parce qu'elle avait perdu les siennes. Maïco hésite quelques instants avant

de les retirer des pieds de la morte. Elle n'a aucun regret, elle vient de sauver une vie.

Trois heures du matin, ce n'est plus la nuit, mais le début de la journée. Elles sont plusieurs milliers dans la plaine glacée, avec au loin, les barbelés, la neige, la plaine. Maïco lutte contre l'engourdissement, ses jambes sont lourdes, ses pieds s'enfoncent dans la terre. Ses tempes, ses maxillaires, son crâne sont congelés. Elle craint que sa tête éclate. Au bout de quelques heures, elle renonce à sauter d'un pied sur l'autre, à taper dans ses mains pour se réchauffer. Elle fixe ces milliers de dos secoués de frissons, épaulés courbés, omoplates congelées, qui se serrent les uns contre les autres ; la tempête de neige lui cingle le visage. Elle baisse la tête pour atténuer les brûlures de la mitraille glacée.

Les rangs se désagrègent. Il y a celles qui s'évanouissent et celles qui renoncent tout simplement. Enfin le jour. La plaine étincelante est jonchée de branches cassées... non, ce sont des corps. Pas une ombre dans cet enfer de cristal. Une lumière dure, coupante, un ciel bleu, bien trop bleu pour un purgatoire.

Dans son groupe, Marie-Claude est la seule à parler allemand. Le Kapo finit par la dispenser de ces travaux éreintants, elle sera son interprète. Tandis que les déte-nues transportent des briques pour construire de nouveaux bâtiments, elle bavarde le plus possible avec lui, pour détourner son attention. Ses compagnes peuvent ainsi souffler au moins cinq minutes. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est déjà beaucoup.